

ISAKA Kôtarô

LA PRIÈRE
D'AUDUBON

Roman traduit du japonais
par Corinne Atlan

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



Éditions
Philippe Picquier

Titre original : *Audubon no inori (A Prayer)*

© 2000, Kotaro Isaka

© 2011, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

French translation rights arranged with Shinchosha publishing Co., Ltd.

Through le Bureau des copyrights français, Tokyo

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0242-2

Un briquet enserré entre les deux globes de sa poitrine, une Playmate courait devant moi. Lancé à sa poursuite, je finissais par me retrouver dans un pays inconnu : voilà ce que j'étais en train de rêver quand je me suis réveillé.

Ce n'était pas un cauchemar. Et surtout, Shiroyama n'apparaissait à aucun moment, ce qui rendait déjà le rêve plutôt agréable.

Je soulève la tête de l'oreiller, la tourne sur le côté. Le soleil perce entre les rideaux bleu marine, un rai de lumière blanc s'allonge sur la moquette, bleue elle aussi. Je redresse le torse, m'appuie contre le montant de bois du lit. Un léger grincement s'élève.

Je ne suis pas chez moi. Chez moi, il n'y a pas de fenêtre orientée à l'est, et donc pas de soleil pénétrant à flots le matin. Sans compter qu'il n'y a pas de lit non plus.

Je me tâte la joue de la main droite : elle est lisse mais tout enflée, comme si je faisais une crise d'urticaire. C'est la marque du coup que m'a flanqué Shiroyama. J'appuie prudemment dessus du bout des doigts : ça reste sensible, une douleur sourde. C'est bien une marque de coup donné par un flic.

L'esprit encore brumeux, j'essaie d'analyser la situation.

Je ne sais pas pourquoi, mais la première chose qui me vient à l'esprit, c'est le moment où j'ai donné ma démission. Oui, le moment où j'ai présenté ma lettre de démission à la société de logiciels informatiques où je travaillais depuis cinq ans.

Je regarde la date sur ma montre. On est le 1^{er} décembre, c'était donc il y a deux mois. Mon chef de bureau, un type aux tempes grisonnantes, a eu l'air surpris sur le coup, mais il a accepté sans faire d'histoires. Dans le monde des logiciels, technique et vocabulaire spécialisé évoluent tous les jours, si bien que la valeur d'un ingénieur système sur le marché augmente en fonction de ses années de travail. Pour une petite entreprise, la démission d'un employé insolent, assortie de la perspective d'embaucher un petit nouveau à bas prix à sa place, est forcément appréciable.

« Pourquoi veux-tu arrêter ? m'a demandé mon boss d'un ton froid et administratif.

— Les yeux. (C'est ce que j'ai répondu, je crois.) Ça me fatigue les yeux. Ça fait cinq ans que je vis scotché devant un écran et maintenant j'ai les yeux complètement fichus.

— Dis-moi, Itô, tu as quel âge ?

— Vingt-six.

— Tu es encore jeune, pourtant, a dit le chef de bureau en fixant sur moi un regard où la raillerie le disputait au mépris.

— Peut-être, mais ce travail m'a niqué les yeux. Vous ne compatissez pas ? »

A l'époque, ma vue baissait à une rapidité prodigieuse et, de la fatigue oculaire, j'étais passé à des

tensions chroniques dans les épaules. J'avais également des douleurs d'origine inconnue dans le dos. Le simple fait d'allumer l'écran me donnait des frissons glacés.

« C'est à cause des ondes magnétiques. »

Cette explication n'a pas déridé mon supérieur. Il était incapable de saisir les motivations d'un jeune type de moins de trente ans résignant ses fonctions sans la moindre perspective de réinsertion, et j'imagine qu'il se sentait vexé. Je ne sais pas pourquoi cette scène-là précisément me revenait à l'esprit. Il n'y avait pourtant aucun rapport entre le sentiment désagréable que j'avais éprouvé à ce moment-là et la chambre inconnue où je venais de me réveiller.

On a frappé à la porte d'entrée. En essayant de me lever, je me suis rendu compte que ma jambe droite me faisait mal. J'avais des traces de contusion près de la rotule. Je m'étais sans doute blessé en sautant de la voiture de police.

Comme les coups à la porte ne semblaient pas vouloir s'arrêter, je me suis dirigé vers l'entrée en rechignant. Où est-ce que j'étais, d'abord ? En principe, je devais être en cavale.

Je me trouvais dans un studio d'à peine quinze mètres carrés. Pas le moindre cheveu ni atome de poussière ne traînait sur la moquette, qui donnait une impression de propreté absolue. Il y avait une cuisinette, coincée entre la pièce à vivre et le vestibule. La différence de niveau entre cette pièce et le sol du vestibule, où l'on pose les chaussures avant d'entrer, était infime, alors que d'ordinaire une marche sépare ces deux espaces. Ce vestibule ne faisait pas naturel. La paire de baskets qui y était posée était celle que je m'étais achetée avec l'argent de mon dernier salaire.

Les chaussures étaient soigneusement rangées côte à côte, la pointe tournée vers la sortie, mais je ne me souvenais pas de les avoir placées dans ce sens.

On a de nouveau frappé à la porte. J'ai tendu la main vers la poignée. Ce n'était pas de gaieté de cœur : ma plus grande crainte était de voir Shiroyama débouler dans la pièce quand j'ouvrais. Mais en fait je me suis retrouvé face à un inconnu. Passé une première réaction de soulagement, j'ai commencé à me méfier.

« Salut ! » a fait l'inconnu, en levant la main comme si on était de vieux copains. J'ai hésité un instant : est-ce que je devais relâcher ma garde devant cette attitude familière, ou au contraire me montrer encore plus prudent ? J'ai cligné des yeux, puis me suis mis à l'observer.

Un chien : voilà la première pensée qui m'est venue. Il ressemblait vraiment à un chien, avec son visage boudeur et ses cheveux en pétard. Il faisait la même taille que moi, en gros. Et il avait sûrement le même âge, à peu de chose près. Sa silhouette se découpait dans l'entrée, encadrée de bleu : il avait l'air de faire froid mais le ciel était complètement dégagé. Un ciel d'hiver doux.

« Euh... » J'ai voulu dire quelque chose, mais j'avais la bouche sèche.

Il s'est présenté d'un air digne :

« Je m'appelle Hibino. »

Du coup, je lui ai dit mon nom aussi :

« Itô. »

— C'est le père Todoroki qui m'envoie. Il m'a demandé de te faire visiter l'île. »

Quand il parlait, il ressemblait plus que jamais à un labrador. En y regardant de plus près, il avait les

traits assez réguliers. Enfin, peut-être bien. J'ai fini par dire :

« C'est beau, un labrador. »

Il a penché la tête de côté d'un air soupçonneux :

« Lab... Quoi ? »

— Et, euh... C'est qui, ce Todoroki ? »

Je n'avais pas le choix : il ne me restait plus qu'à lui poser l'une après l'autre mes questions sur les éléments qui m'échappaient dans cette histoire.

« Ben, tu te rappelles pas ? »

Il me parlait quasiment comme si on était des amis d'enfance, mais ce n'était pas vraiment déplaisant.

« L'île dont vous parlez, là, elle se trouve où au juste ? »

J'avais à peine posé cette question qu'une autre s'élevait déjà dans mon esprit :

« Mais d'abord, qu'est-ce que je fais dans cet appartement ? »

— Il est inoccupé en ce moment. Il y a pas mal de temps de ça, un charpentier y vivait mais maintenant il n'y a plus personne. Comme il n'y a pas de propriétaire, il est toujours squatté par quelqu'un.

— Il y a même un lit.

— Oui, mais les capotes ne sont pas fournies avec.

— Hein ?

— Rien, je blaguais. »

Mais il avait toujours l'air aussi sérieux.

« On est où ici ? »

— A Ogishima. Une île qu'on atteint à partir de Sendai, en continuant vers le sud au large de la péninsule d'Oshika. Toi, Itô, tu es arrivé ici bercé par le roulis du bateau du père Todoroki. »

Je plisse les paupières en réfléchissant. Jamais entendu parler de cette île avant.

« Tu te rappelles pas ? Bah, ça c'est parce que tu as dormi tout le long du trajet. Tu t'es regardé dans la glace ? Ah non, c'est vrai, y a pas de miroir ici. Mais regarde-toi un peu plus tard, quand l'occasion se présentera. T'es tout boursoufflé. T'as dû te bagarrer, non ? C'est ce que dit le père Todoroki : il t'a amené ici directement parce que tu étais dans de sales draps. »

C'est sûr, je devais avoir l'air de sortir d'une bagarre. J'ai rectifié avec franchise :

« J'étais en fuite.

— Et tu fuyais quoi ? »

Là, j'ai bredouillé. En fait, la voiture de police, qui roulait trop vite dans une rue étroite, avait mordu sur le trottoir et manqué percuter un poteau électrique. En essayant de l'éviter, le chauffeur avait fait un tête-à-queue et la voiture s'était arrêtée. Shiroyama, qui était assis à côté de moi à l'arrière, s'était précipité dehors pour voir ce qui se passait et moi, j'en avais profité pour prendre la tangente. Mais si j'étais aussi déterminé à m'enfuir, ce n'était pas pour échapper à la police : c'est de Shiroyama que j'avais peur.

N'empêche que je n'avais pas le moindre souvenir de la façon dont je m'étais retrouvé ici, après ma fuite.



« Toi, tu vas prendre la fuite. »

Ma grand-mère, qui est morte d'un cancer, avait clairement énoncé cette phrase il y a deux ans, en pointant le doigt sur moi.

Elle avait l'air de faire une prophétie. Mais elle avait dit vrai : aucun doute, j'étais du genre à prendre la fuite quand je me trouvais confronté à un problème.



« J'arrive pas bien à me souvenir, ai-je fini par dire en hésitant.

— Bah, on s'en fiche, pas vrai ? a répliqué Hibino d'un ton suraigu, en claquant énergiquement ses paumes l'une contre l'autre. Qui a dit qu'il fallait tout savoir pour vivre heureux ? Ce ne sont pas des questions du même ordre, hein ? »

Il a ajouté qu'on pouvait apprécier un tour de magie sans connaître les trucs du prestidigitateur.

J'ai vaguement hoché la tête. Ouais, on pouvait dire ça comme ça.

« Ce qui est clair, a repris Hibino, c'est que maintenant tu es sur cette île, et que moi, je dois te la faire visiter. »

Je le trouvais louche, moi, ce garçon. Pour commencer, j'avais du mal à croire qu'on se trouvait sur une île. Mais bon, j'ai décidé de chausser mes baskets et de le suivre. Parce que je voulais quitter cet appartement inconnu et vérifier de mes yeux où je me trouvais. On n'avait pas passé la porte que Hibino me demandait en regardant mes mains :

« Tu as apporté quelque chose ? »

Ça m'a laissé perplexé : il ne s'attendait tout de même pas à ce que je lui aie apporté un cadeau ? J'ai répondu d'un air désolé que je ne voyais pas comment j'aurais pu, vu que je ne savais même pas que j'allais venir ici. Il a semblé déçu.

Elle est bizarre, cette île. C'est en tout cas ce qu'a dit Hibino dès qu'on s'est mis en route.

« ... Enfin, elle n'est pas bizarre à mes yeux mais toi, Itô, tu viens d'arriver de l'extérieur, alors je me

demande si elle ne va pas te paraître un peu étrange. »

De l'extérieur. Cette expression m'a tracassé un moment.

Un trottoir asphalté longeait l'immeuble. Il y avait une seule route à l'horizon, et elle continuait tout droit, au milieu des rizières. Enfin, ce qui restait des rizières, plutôt, car on était en décembre et c'étaient juste des parcelles de terre asséchées, sans la moindre trace d'épis, la moisson devait être terminée depuis longtemps.

Au bout d'un moment, on a commencé à grimper une côte. Maintenant que mon regard avait pris un peu de hauteur, j'apercevais au loin une étendue bleue qui ressemblait à la mer. C'était agréable de marcher sur ce long chemin en pente douce. On n'entendait aucun son discordant, le seul bruit était celui du vent qui nous frôlait les oreilles de temps à autre.

« On est vraiment sur une île ?

— Oui, même qu'elle s'appelle Ogishima.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une île de ce nom-là.

— Normal. C'est une île minuscule que personne ne connaît.

— Les communications sont faciles entre ici et Sendai ? »

Je pensais déjà au retour.

Hibino a pris un air ahuri. J'ai d'abord cru qu'il n'avait pas entendu ma question, mais ça ne devait pas être le cas, parce qu'au bout d'un moment il a répondu :

« Cette île est complètement isolée. Repliée sur elle-même, si tu veux. Comment pourrait-il y avoir

des moyens de transport entre ici et Sendai ? Moi je suis né ici, à Ogishima, je n'en suis jamais sorti, et j'y mourrai un jour. C'est aussi le cas des quelques milliers de personnes qui y vivent.

— Hein ? j'ai fait en élevant un peu la voix. Comment ça, repliée sur elle-même ?

— Elle est bizarre, cette île. Elle est vraiment isolée. Coupée du reste du monde.

— C'est bizarre, pas de doute.

— Je t'avais prévenu.

— C'est pas ce que je veux dire. Vu comme ça, ça semble un endroit normal. Pas un pays coupé du reste du monde. Alors c'est curieux qu'il n'y ait pas d'échanges avec l'extérieur. A notre époque, même le fin fond de la jungle africaine est relié au monde extérieur.

— On n'est pas au fond de la jungle africaine, ici. »

L'ennui, c'est qu'il n'avait pas l'air de plaisanter.

On a continué à avancer. Je n'étais pas très convaincu par ce que me racontait Hibino. Il y avait une route asphaltée, un appartement avec un lit. J'entendais même des moteurs de voiture au loin. Si on était sur une île au milieu de nulle part, comment avait-elle pu se développer ainsi ? Il n'allait tout de même pas prétendre que les habitants avaient découvert tout seuls les techniques de construction, l'architecture, et foré leur sous-sol pour trouver du pétrole ?

« Ça fait à peu près cent cinquante ans, a dit Hibino comme s'il avait deviné ma pensée, que cette île a coupé les ponts avec l'extérieur. Mais avant, il y avait des échanges. C'est pour ça qu'on n'est pas des arriérés sortis tout droit de l'époque féodale.

— Oui, mais si ce que vous dites est vrai...

— Tu peux me tutoyer, tu sais.

— Si c'est vrai, c'est incroyable que je sois arrivé ici, non ? »

Mes propos étaient à demi sarcastiques, mais la moitié restante était l'expression d'un doute sérieux.

« Tu es venu du monde extérieur, Itô. Et ça fait cent cinquante ans qu'on a coupé les ponts. Ton arrivée va faire du bruit, crois-moi.

— Pourtant, regarde, ça ne soulève aucune réaction.

— Parce qu'ils ne savent pas encore. Pour l'instant, il n'y a que le père Todoroki, moi et un nombre très limité d'autres personnes à être au courant. Quand tout le monde le saura, ça fera du grabuge, crois-moi.

— Moi, j'attends juste que tu me dises que rien de tout ça n'est vrai.

— Sonegawa non plus, au début, il ne me croyait pas.

— Sonegawa ? »

Hibino s'est arrêté de marcher et a dit avec un air désolé, les sourcils pointant vers le bas :

« Sonegawa est arrivé ici il y a trois semaines à peu près. Ça fait seulement deux personnes extérieures à Ogishima en cent cinquante ans. A ma connaissance, du moins.

— La seconde personne, c'est moi ?

— L'autre, c'est Sonegawa, il est arrivé il y a trois semaines. »

Je ne voyais pas trop comment réagir à ça. Ce qui est sûr, c'est que je ne ressentais pas l'amertume d'un homme venant enfin de mettre le pied au pôle Sud et découvrant qu'il s'est fait voler la victoire et qu'un autre y a planté un drapeau avant lui. Ma position dans la course, la gloire, le siècle et demi d'isolement,

l'accueil qui m'attendait, tout ça c'était le cadet de mes soucis.

J'étais préoccupé par une question beaucoup plus terre à terre et beaucoup plus essentielle : la question du réel et du rationnel.

« L'autre, il est plutôt antipathique, a poursuivi Hibino. Le premier visiteur en provenance d'un monde inconnu est un quinquagénaire insignifiant, figure-toi.

— Où est-il maintenant ?

— De l'autre côté de l'île, derrière la colline », a répondu Hibino, le doigt tendu vers l'horizon.

Il désignait une colline basse aux courbes douces, qui dégageait une atmosphère presque familiale. On n'y voyait pas la moindre verdure, peut-être parce que c'était l'hiver.

« Comment est-il arrivé ?

— C'est Todoroki qui l'a ramené. Cet ours de Todoroki, c'est le seul qui nous apporte des choses du monde extérieur : des chaises, des bus, et même des mots. Il a fini par nous ramener un être humain aussi. »

Des *mots* ? j'ai rétorqué intérieurement. A la réflexion, c'est vrai qu'il avait des intonations un peu décalées par rapport à la normale.

« Ce Sonogawa, il est arrivé aussi discrètement que moi ? »

Hibino a eu une grimace dégoûtée.

« Ah non, lui, ça a tout de suite fait le tour de l'île. Todoroki l'a ramené ici au vu et au su de tout le monde. Du coup, ça a fait un de ces raffuts ! Une émeute. Ils étaient tous curieux de le voir. Ça se comprend, hein ? Le premier visiteur depuis cent cinquante ans. »

J'ai changé de sujet :

« Au fait, tu m'emmènes où, là ?

— En balade. Au passage, on va aller voir le père Todoroki. Il ne parle pas beaucoup, c'est un vrai ours, mais il t'a rendu service. »

C'était le moins qu'on puisse dire. Sans ce Todoroki, à l'heure qu'il est, je serais sur le carreau après avoir été tabassé par Shiroyama, qui brandissait son pouvoir comme une matraque. Enfin, disons plutôt qu'avec un peu de chance, il se serait contenté de me tabasser.

« Après on ira voir Yûgo, a ajouté Hibino.

— Yûgo ?

— Il savait que tu allais venir. Il faut lui rendre visite.

— Il savait ? C'est un prophète ? ai-je plaisanté.

— Il ne fait pas de prophétie. Il sait, c'est tout. »

Dans ces mots vibrait la même exaltation que s'il parlait du gourou d'une nouvelle secte.



« Ne t'approche pas à la légère de la religion », m'a dit ma grand-mère avant de mourir.

Elle aimait les religions qui prônent la compassion. Elle n'avait foi en aucune particulièrement, mais, elle qui était plutôt misanthrope, elle aimait bien l'idée d'un être supérieur placé au-dessus des hommes. En revanche, elle était déconcertée par le phénomène des sectes qui apparaissaient comme des champignons et par les motivations matérialistes de leurs adeptes. C'est pour cela qu'elle me disait souvent de me méfier de la religion.



Arrivés à un croisement en forme de T, on a pris à gauche. On s'est retrouvés dans les rizières, sur un chemin de campagne. Le milieu du chemin était colonisé par le plantain, au point qu'on aurait dit une bande de végétation séparant deux voies d'autoroute. En face, au loin, on apercevait une petite colline, plus haute toutefois que celle que Hibino m'avait montrée un peu plus tôt. J'ai désigné cette éminence en lui demandant comment elle s'appelait, mais il m'a répondu d'un ton méprisant : « Donner des noms aux collines, et puis quoi encore ? »

Jusque-là, il gardait les yeux fixés devant lui mais, à ce moment-là, il a jeté un coup d'œil à sa montre, comme s'il venait de se rappeler un rendez-vous. J'ai suivi son regard et poussé malgré moi un petit grognement à la vue des lettres SEIKO inscrites en tout petit sur le cadran. Comment diable se procurait-on une montre SEIKO sur une île coupée du monde depuis plus de cent cinquante ans ?

« Tu vois le type qui arrive d'en face ? » a dit Hibino.

Un homme se dirigeait vers nous. Il portait une veste grise sur un chandail beige à col montant. Sans être spécialement maigre, il n'avait pas une once de graisse superflue. Il devait avoir dans les quarante ans, mais une ride profonde creusait l'espace entre ses sourcils.

« C'est un excentrique, un peintre. »

Un peintre. Cela expliquait son air plus vieux que son âge, ou du moins la gravité de ses traits. Il avait l'expression qui convient à un artiste confronté aux profondeurs de l'âme.

« Il s'appelle Sonoyama. C'est un peintre, enfin, un ancien peintre pour être plus exact. Un original. Ou plutôt, un type un peu dérangé là-dedans. »

Hibino s'est frappé légèrement le front pour appuyer sa dernière phrase. Je ne sais pas pourquoi, mais il avait l'air tout joyeux. En croisant Sonoyama, il l'a salué en ces termes :

« Alors ça avance, la peinture ? »

Il avait un ton familier, sans la moindre trace du respect dû à une personne plus âgée que lui.

« Oui », a répondu Sonoyama d'un ton plat.

Ça m'a fait une impression étrange : je me suis demandé un instant comment un ancien peintre pouvait encore réaliser des tableaux, mais avant que j'aie eu le temps de me pencher davantage sur cette contradiction, Sonoyama s'est tourné vers moi en disant :

« C'est un plaisir de vous revoir.

— Euh, c'est la première fois qu'on se rencontre, non ? »

Je n'ai pas réussi à cacher mon trouble. Ça faisait un peu la même impression que quand vous allez pour la première fois dans un restaurant et que le serveur vous sort une formule stéréotypée du genre : « Merci de votre fidélité. »

Hibino a fait les présentations :

« C'est Itô, un ami à moi. Il est arrivé hier.

— On s'est déjà rencontré quelque part ? j'ai demandé.

— Oui, a répondu Sonoyama du même ton monocorde.

— On va rendre visite au père Todoroki. Tu ne l'as pas vu, par hasard ? a demandé Hibino.

— Si. »

Apparemment les réponses de Sonoyama se limitaient au strict nécessaire.

« Bon, ben, dans ce cas, merci », a dit Hibino en haussant les épaules, et la conversation en est restée là.

Je me suis dit que s'il cherchait ce Todoroki, il aurait pu au moins vérifier en demandant au peintre à quel endroit il l'avait vu, mais il ne l'a pas questionné plus avant. Leur dialogue était pour le moins étrange.

Sonoyama a repris son chemin.

« A propos, a fait Hibino en s'adressant au dos du peintre, qui nous avait déjà dépassés : ta femme, comment elle va ? »

Sonoyama s'est figé sur place et s'est retourné en prenant tout son temps, après quoi il s'est mis à nous regarder fixement.

« Elle va très bien », a-t-il dit d'une voix profonde qui semblait monter des abysses et qui m'a donné le frisson.

Après quoi, il a fait un demi-tour sur la droite et s'est éloigné.

« Dis donc, j'ai dit à Hibino, tu crois qu'il m'a vraiment déjà rencontré avant ?

— Je t'avais prévenu qu'il était bizarre, le peintre. Il ne dit jamais rien de vrai.

— Jamais rien de vrai ?

— Toujours le contraire : quand la réponse est *yes*, il dit *no*.

— Mais il m'a dit : "C'est un plaisir de vous revoir."

— C'est parce qu'il ne t'avait jamais rencontré. Il a dit aussi qu'il avait vu le père Todoroki, non ? Eh bien, c'est parce qu'il ne l'a pas vu. Il faut interpréter tout ce qu'il dit en sens contraire. S'il avait vraiment

vu Todoroki, il m'aurait répondu : "Non, je ne l'ai pas vu."

— Mais pourquoi se compliquer la vie comme ça ?

— Il paraît que c'est une maladie. Il est malade physiquement et mentalement.

— Tu as dit que c'était un "ancien peintre".

— Parce qu'il ne peint plus.

— Mais il va peut-être s'y remettre un jour. »

Un peintre pouvait-il prendre sa retraite, à part à sa mort ?

« La femme de Sonoyama est morte assassinée. Il y a cinq ans. Depuis il est devenu bizarre. »

Il me racontait tout ça sur le même ton que s'il m'expliquait où en était le repiquage du riz.

« Il faisait quel genre de tableaux ?

— Oh, des trucs complètement incompréhensibles. Peut-être ce qu'on appelle de la peinture abstraite ? Un arbre n'a pas l'air d'un arbre. Un cheval n'a rien d'un cheval. Enfin, en même temps, pourquoi pas, hein ?

— Il peint comme Picasso, quoi.

— Comme qui ? En tout cas, ils se vendaient en dehors de l'île, les tableaux de Sonoyama. »

Un doute m'a traversé. Et cette histoire d'absence totale de communication avec l'extérieur depuis cent cinquante ans, alors ? Si la peinture de Sonoyama se vendait hors de l'île, c'est bien qu'il y avait des liens avec l'extérieur, non ? J'ai observé Hibino attentivement : il n'avait pas l'air de mentir.

« Avant, il parlait davantage, Sonoyama. Il était plus aimable, enfin non, il n'a jamais été aimable, mais il était moins taciturne.

— Sa femme est morte assassinée ? »

Je n'arrivais pas à comprendre. Pour moi qui passais le plus clair de mon temps à mettre au point des programmes informatiques devant un écran d'ordinateur, ce paysage bucolique était le symbole d'un paradis paisible et rien d'autre. Je ne pouvais imaginer qu'un crime ait pu y avoir lieu.



Ce jour-là, Sonoyama regardait la rivière couler. Il contemplait les vaguelettes blanches qui agitaient doucement la surface, comme de fines pellicules de peau ôtées les unes après les autres.

Il pensait à ce que lui avait raconté Todoroki : « A l'extérieur de l'île, il y a un endroit formidable, qu'on appelle la ville. On peut s'y procurer tout ce qu'on veut, avait dit le vieux comme en réprimant un rire. Il y a des tas d'immeubles extraordinaires, des foules de jeunes gens élégants. »

Quand il expliquait ça, le visage de Todoroki, qu'on pouvait difficilement qualifier de raffiné, même par flatterie, se mettait à briller d'un éclat insensé.

Assis sur un rocher, Sonoyama se demandait si, vraiment, « se procurer tout ce qu'on voulait » était synonyme de bonheur. Il essaya d'imaginer un monde où l'on pouvait se procurer facilement tout ce qu'on voulait. Puis il fit la grimace. Une onde d'ennui se propagea dans son esprit.

Yûgo disait toujours : « Il faut rester sur cette île. Dehors, pour vivre, ça ne vaut rien » et, à tout prendre, cet avis-là était plus facile à suivre pour lui, Sonoyama.

Le rythme de vie le plus approprié aux humains est celui du cours d'une rivière. C'est ce que disait sa femme. Quand il contemplait ainsi le cours majestueux de la rivière, il lui semblait qu'elle avait raison.

Une fois rentré chez lui, la première chose qui frappa son regard fut la porte d'entrée entrouverte. Il eut un pressentiment désagréable. Il appela sa femme. N'obtint pas de réponse. Le couloir lui parut interminable. Il ouvrit la porte du salon. C'est alors qu'il la vit : étendue à plat ventre sur le tapis, de tout son long, les deux mains légèrement tendues vers le haut, comme dans un geste de reddition. Son visage était tourné de l'autre côté, mais il savait que c'était sa femme, aucun doute là-dessus. Il cria son nom. N'entendit pas sa propre voix.

Sa robe avait été retroussée avec brutalité jusqu'à la taille.



« Sonoyama a enterré sa femme tout seul, et depuis ce temps-là il est devenu bizarre, a dit Hibino d'un ton léger. Depuis le meurtre de sa femme, il n'a plus peint un seul tableau. Tout le monde peut voir qu'il a le pinceau brisé, littéralement. » L'histoire qu'il racontait n'avait rien de drôle, mais ça paraissait l'amuser. « Il a perdu la boule et s'est mis à parler à l'envers, comme tout à l'heure. Et en plus, il sort tous les jours à la même heure pour se rendre au même endroit.

— A la même heure, au même endroit ?

— Par exemple, il part se promener à cinq heures du matin. Il fait encore nuit noire, mais ça ne fait rien : lui, à cinq heures pile, il fait sa promenade. Et

il suit tous les jours le même itinéraire. Il se promène la plus grande partie de la matinée, après quoi il reste chez lui. Le soir, il se promène de nouveau. Dans le quartier, tout le monde le sait. Au point que ses voisins n'ont pas besoin de montre, il leur suffit de le regarder.

— Mais comment ça se fait ?

— C'est parce qu'il a perdu la boule, dit Hibino, comme si cela expliquait tout. Il refuse de reconnaître ce qui est arrivé à sa femme. Il est d'abord resté enfermé chez lui pendant des jours et des jours, et quand il a remis le nez dehors, la première phrase qui a franchi ses lèvres a été : *Ma femme est vivante*. Depuis il ne dit plus jamais la vérité. Il ne dit jamais rien de vrai, rien de rien. »

La meilleure façon de détourner les yeux de la réalité est sans doute de tout inverser : tant qu'il dit que sa femme est vivante, pour lui c'est la réalité.

« Le pauvre, j'ai dit, presque inconsciemment.

— Le pauvre, mon œil, a marmonné Hibino avec mauvaise humeur. C'est commode d'être fou.

— Qui est le meurtrier ? Je veux dire, celui qui a tué la femme de ce Sonoyama.

— Le marchand de saké. Un gros pas très malin, la cinquantaine bien sonnée. Il devait être bourré, et sans doute que la femme de Sonoyama lui plaisait depuis un moment. C'était une belle femme.

— Il a été arrêté ?

— Il est mort, a répondu Hibino sans l'ombre d'un regret. Assassiné.

— Ce n'est quand même pas Sonoyama qui... ?

— Mais non. Sur cette île, tous ceux qui commettent un délit sont assassinés, a dit Hibino en faisant la moue.

— Par qui ?

— Tu le rencontreras bientôt. »

J'ai cessé de poser des questions. Je voulais éviter de m'embrouiller encore plus les idées. Je suis du genre à fuir devant les problèmes.

Je me suis rappelé le moment où nous avons croisé Sonoyama. Hibino lui avait demandé comment allait sa femme. Cela me paraissait une question bien cruelle, même adressée à un fou.

J'ai regardé Hibino. Il n'avait pas l'air méchant, mais ne pas avoir l'air méchant ne veut pas dire qu'on est doué de bienveillance. En repensant à son attitude, je me sentais un peu mal à l'aise, mais je l'ai suivi quand même.

Il m'a emmené voir Yûgo.

Yûgo était un épouvantail, et il parlait. Un épouvantail doué de parole, oui.

Nous étions dans une rizière à sec. La moisson du riz était complètement achevée, il ne restait que des tiges courtes et desséchées. La terre avait durci, les chaussures ne s'enfonçaient même pas dedans. J'ai pénétré dans la rizière à la suite de Hibino.

« Je peux garder mes chaussures ?

— On n'est pas en train d'entrer dans une maison. Personne ne se déchausse pour venir ici. »

Au milieu de la rizière se dressait un épouvantail. Planté là, tout droit, il avait fière allure. C'est à ce moment-là que Hibino m'a dit :

« Voilà Yûgo. »

Un épouvantail ! Il faisait à peu près la même taille que moi, son visage était à hauteur de mes yeux. J'ai compris tout de suite qu'il avait été fabriqué avec grand soin. Ses jambes étaient faites de magnifiques

rondins de bois, dressés tout droit, sans la moindre courbe, le moindre nœud. Le bois utilisé n'était pas brut, la surface avait été traitée. Ce n'était pas un de ces épouvantails fabriqués à la va-vite, avec les bouts de bois pourri qui vous tombent sous la main. Les bras, fixés perpendiculairement aux jambes, étaient faits du même bois traité.

Il portait un tee-shirt à manches longues. Un tee-shirt blanc. Immaculé. Ça m'a fait bizarre. Il me semblait que normalement, un épouvantail, à force de rester fiché en terre, exposé à la pluie et aux rayons du soleil, devait plutôt avoir l'air loqueteux. En tout cas, c'est comme ça qu'un épouvantail devait être. Normalement.

Celui-ci avait une tête toute ronde, couverte d'un morceau de soie ajusté à ses contours. Je ne sais pas en quel matériau était sa tête. On aurait dit une boule de bowling, mais elle ne semblait pas aussi lourde. La surface était peinte, si bien qu'on aurait dit une peau humaine, mais on n'y voyait pas les ronds ni les traits qui indiquent d'ordinaire les yeux, les sourcils, le nez et la bouche. Sa tête était toute lisse, ce qui lui donnait un air raffiné. Il avait aussi un chapeau, dont la forme ne différait en rien de celle des couvre-chefs des épouvantails tels que je les connaissais. Un chapeau bleu foncé, avec une large visière.

« Quel épouvantail magnifique ! ai-je dit, sans même savoir si celui-ci ressemblait à un épouvantail authentique.

— Yûgo savait que tu allais venir sur cette île », a dit Hibino.

Ne sachant pas très bien que répondre, je me suis contenté de le regarder d'un air méfiant.

« C'est Sonegawa qui me l'a dit », a-t-il poursuivi.

Ce nom me disait quelque chose. J'ai fouillé dans mes souvenirs : c'était l'homme venu de l'extérieur, tout comme moi.

« Il a dit qu'il y a des épouvantails chez vous aussi, mais qu'ils ne parlent pas. »

Cette phrase m'a pris au dépourvu, et j'ai cligné les paupières.

« Arrête de me regarder avec cet air bizarre. Sonegawa aussi, il a réagi comme toi. Ou plutôt non, lui, il a éclaté de rire. Il s'est moqué de moi. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de répliquer :

« Mais, un épouvantail, ça ne parle pas.

— Vous avez raison. »

Je me suis figé en entendant cette réplique soudaine. Ce n'était pas la voix de Hibino. J'ai regardé autour de moi. On était au milieu d'une rizière : il n'y avait personne alentour

« C'est rien, c'est Yûgo qui a parlé.

— Ça ne m'amuse pas de vous faire sursauter comme ça, vous savez. »

Les deux voix avaient résonné en même temps. La première était de toute évidence celle de Hibino, mais je ne voyais pas d'où provenait la seconde. Ou plutôt, j'étais bien obligé d'admettre qu'elle émanait de l'épouvantail.

« Bienvenue sur notre île. Hibino a dû vous le dire, c'est une petite île du nom d'Ogishima. »

J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un magnétophone ou de quelque chose d'approchant.

« Il n'y a aucun trucage. Je ne fais pas exprès de parler, vous savez. Dès la naissance, j'étais doué de parole.

— Votre naissance ? Quand ça ?

— 1855. »

Sa réponse, qui avait fusé aussitôt, m'a fait peur. Parce qu'elle avait un accent de vérité. Il avait répondu spontanément, comme un enfant à qui on demande la date de son anniversaire.

« L'an 2 d'Ansei selon le calendrier japonais », a-t-il ajouté.

Pour moi, les noms d'ères d'avant Taishô et Meiji, autrement dit l'époque féodale, ça se perdait dans les brumes de l'Antiquité. Hibino est intervenu en prenant des airs savants :

« Pérou est arrivé au Japon en 1853, avec une escadre venue de l'Inde. Les fameux vaisseaux noirs, tu sais. C'est vers cette époque que Yûgo a été installé ici.

— Perry, pas Pérou, a fait la voix venant de l'épouvantail. Pérou, c'est un nom de pays. »

Je n'en croyais qu'à moitié mes oreilles, mais cette remarque m'a arraché un rire involontaire. Il m'a semblé voir une expression fugitive traverser le visage de l'épouvantail. Il n'y avait pas de traits dessinés sur son visage, pourtant celui-ci semblait bouger en fonction de ce qu'il disait.

« Yûgo savait que tu allais venir.

— Je savais que deux étrangers allaient venir ce mois-ci », a dit doucement la voix.

J'ai tendu l'oreille. Ces sons rauques faisaient penser au bruit du vent traversant une flûte brisée.

« L'un était Sonegawa, l'autre c'est vous.

— Que... qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » j'ai demandé.

Ma voix tremblait sûrement.

« Yûgo attendait ça depuis plus de cent ans, a dit Hibino, fier comme Artaban.

— Cent ans ? »

Comment croire à un truc pareil ?

« Quand est-ce que je t'ai dit ça, Hibino ? a demandé l'épouvantail appelé Yûgo.

— Tout à l'heure, pendant qu'on discutait tous les deux. Tu as dit comme ça que tu attendais Itô depuis le Pérou.

— Depuis Perry, a corrigé une fois de plus l'épouvantail.

— Vous m'attendiez, moi ?

— Calmez-vous. Il n'y a pas de policier ici. Cet homme effrayant, Shiroyama, il n'est pas ici. »

J'en suis resté comme deux ronds de flan : l'épouvantail connaissait Shiroyama, le flic qui m'avait arrêté.



Ce qui s'était passé dans la voiture de police, à peine une demi-journée plus tôt, m'est revenu d'un coup.

« Tiens, mais c'est Itô ! »

En entendant Shiroyama pousser cette exclamation, j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une vieille connaissance. Ça faisait plus de dix ans que je ne l'avais pas vu, mais je l'ai reconnu tout de suite. La surprise m'empêchait de parler. On est restés là à se regarder, assis côte à côte à l'arrière du fourgon.

« Pourquoi as-tu commis un acte aussi stupide ? » a-t-il dit.

Ça n'avait pas l'air de l'inquiéter, mais plutôt de le réjouir.

Un acte stupide. Sans doute, oui.

J'avais essayé de cambrioler une supérette. Armé d'un couteau, qui plus est. Quelqu'un était aussitôt arrivé derrière moi et m'avait maîtrisé. C'était un acte stupide, je ne le niais pas. Pourtant je n'avais pas l'impression de faire quelque chose de bien terrible. Je voulais juste repartir à zéro, de cette manière idiote.

C'est pourquoi mon acte ne m'inspirait pas le moindre remords. J'étais simplement stupéfait que le flic venu m'arrêter soit justement Shiroyama. Si j'avais pu m'en douter avant, jamais je n'aurais tenté ce cambriolage, même en étant complètement névrosé. Je le jure devant Dieu, jamais je n'aurais fait une chose pareille.

« Alors c'est dans ce quartier que tu habites... » a dit Shiroyama d'un ton détaché en sortant mon permis de conduire de mon portefeuille.

Rien qu'en regardant ses yeux, j'ai compris qu'il n'avait pas du tout changé depuis l'époque du collègue. Le regard de ses petits yeux perçants, aux pupilles noires étrangement opaques, évoquait un serpent. Il m'a asséné une gifle en douce, profitant que l'angle de vision empêchait le second policier, au volant de la voiture, de nous voir.

« T'es vraiment con », a-t-il dit joyeusement.

La seule différence avec le collègue, c'est que maintenant Shiroyama était le flic, et moi le délinquant, et qu'il se trouvait dans une position dominante par rapport à moi.

N'allez pas croire qu'au collègue, il me prenait pour cible et me harcelait : non, le passé entre nous n'était pas de cet ordre-là.

A l'époque, j'étais milieu de terrain dans l'équipe de foot du collègue et je n'avais pratiquement aucun

lien avec Shiroyama, qui se contentait de venir sans participer à aucune activité, sportive ou autre.

Il n'était pas du genre à bavarder ou se lier avec n'importe qui, mais il était toujours entouré d'un petit groupe d'amis. Enfin, je ne sais pas si *amis* est le terme approprié. Ils formaient juste un groupe de jeunes désœuvrés, au physique impressionnant, qu'on ne voyait jamais aux cours. Parmi le peu de gens qu'il m'avait été donné de rencontrer au cours de ma courte vie, Shiroyama appartenait à la catégorie la plus abjecte.

En guise d'exemple, je citerai un incident datant de ma première année de collège.

Comme c'était juste avant les examens, le club de foot avait interrompu ses activités, si bien que, ce jour-là, je rentrais tranquillement à la maison après les cours quand mon chemin croisa celui de Shiroyama. C'était un hasard, apparemment, car il eut l'air aussi surpris que moi. Il se mit à rire spontanément et souleva le sac qu'il tenait à la main pour me le montrer.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— De la bidoche, répondit-il en sortant du sac un paquet de grosses tranches de jambon bien épaisses. Je l'ai payée cher, tu sais. »

Je lui demandai si c'était pour le dîner, et il se mit à rire sous cape, comme incapable de retenir son hilarité devant l'étendue de ma naïveté.

« J'ai mis des grosses lames de rasoir dans les tranches. Et je les jette dans les jardins des maisons où il y a des chiens. »

— Tu plaisantes ?

— Un chien, c'est intelligent, non ? Alors, il ne devrait pas le manger.

— Non mais, c'est une blague ?

— Tu crois qu'ils seraient capables de bouffer ce jambon, même avec la langue coupée en deux ? »

Je ne sais pas pourquoi je ne lui ai pas cassé la figure à ce moment-là. On était à peu près de la même taille et question force physique, c'était sans doute moi qui aurais eu le dessus. Pourtant, j'ai pris la fuite.

Autrement dit, j'ai été incapable de réagir. Et pour une seule et unique raison : j'avais peur. Je n'ai pas pu faire face à une telle perversité émanant d'un de mes camarades de classe.

Les méfaits de Shiroyama étaient toujours restés impunis. C'était ce qui faisait l'écrasante différence entre lui et les autres déséquilibrés.

Il ne se livrait pas à ces mauvaises actions dans le but puéril d'intimider autrui ou de se faire valoir. Anéantir un être vivant lui procurait du plaisir, tout simplement.

Au cours de ma deuxième année de collège, un vieillard qui vivait seul avec sa femme fut assassiné dans le quartier où j'habitais. L'acte ne semblait pas prémédité, et les médias traitèrent l'affaire comme une tentative de cambriolage ayant mal tourné. Le meurtrier ne fut jamais retrouvé.

J'ai eu vent à l'époque d'une rumeur selon laquelle Shiroyama se vantait d'être l'auteur du crime. Un ami me l'a rapporté d'une voix tremblante de frayeur, mal à l'aise. « Un vieux, ça n'a plus aucune joie dans la vie, pas vrai ? lui avait dit Shiroyama. Un vieux couple qui s'entend bien, si on tue l'un des deux, l'autre doit devenir fou de chagrin, tu crois pas ? »

J'étais persuadé que Shiroyama avait dit la vérité : c'était lui le meurtrier. Quelques semaines plus tard, je l'ai entendu dire en personne : « Cette vieille, elle se décide pas à mourir. On croit que c'est un vieux

couple uni, et puis on s'aperçoit qu'au fond chacun se moque pas mal de ce qui peut arriver à l'autre. »

Cette fois-là encore, je n'ai pas fait le choix de le soulever par le col de sa chemise pour lui donner une bonne raclée. J'ai pris la fuite.

J'avais peur de m'en prendre à lui. Son père était dans la politique, ou quelque chose d'approchant. Je m'étais persuadé qu'il était déconseillé de s'attaquer aux enfants des puissants, et je m'efforçais, si possible, d'oublier l'existence même de Shiroyama.

« C'est pas mal d'être flic, tu sais », m'a-t-il glissé à l'oreille quand il m'a arrêté.

Il était devenu flic alors qu'il appartenait à une espèce d'homme qui normalement n'aurait jamais dû exercer ce métier. L'écho lancinant qui résonnait sous mon crâne à ce moment-là, ce n'était peut-être pas l'effet des coups qu'il me donnait, mais du désespoir.

Ma grand-mère l'avait rencontré une seule fois, Shiroyama. Au collège, lors d'une journée portes ouvertes. Mes parents avaient eu un empêchement et ma grand-mère était venue à leur place.

Shiroyama avait d'excellentes notes. Physiquement, il était plutôt joli garçon et à première vue semblait être le « bon élève » idéal. Et de fait tous les parents, y compris les miens, le tenaient en grande estime. « Tu devrais prendre exemple sur lui... Tu devrais le fréquenter davantage. » Voilà le genre de propos qu'ils tenaient, mais sans doute étaient-ils aussi favorablement impressionnés par la position sociale de ses parents.

Ma grand-mère, elle, l'a tout de suite percé à jour.

« Ce garçon, là, Shiroyama, il fait peur, hein ? m'a-t-elle dit. Il s'est approché de moi et m'a tendu la

main en disant : “Vous êtes la grand-mère d’Itô, n’est-ce pas ?” Mais c’était la main d’un garçon qui a déjà poussé quelqu’un dans un escalier. Il a des yeux d’assassin, et des mains de violeur. »

Je lui ai répondu en riant : « Tu en dis des choses horribles sur mes amis, dis donc ! »

Mais elle a tout de suite compris que je ne parlais pas sincèrement.

« Lui, un de tes amis ? C’est plutôt le genre de voyou qui cherche toujours le conflit. »



J’étais bien embarrassé. C’est déjà difficile d’accepter comme une réalité un épouvantail qui parle. Mais si, en plus, on vous dit qu’il prédit l’avenir, on ne peut pas gober ça sans réagir, à moins d’être un peu benêt.

« Tu connais Shiroyama ?

— C’est un homme effrayant », a répondu l’épouvantail sans émotion particulière dans la voix.

J’ai failli tomber assis par terre de surprise.

« C’est incroyable qu’il soit devenu policier », a ajouté l’épouvantail.

Plus incroyable encore était le fait que j’étais en train de discuter face à face avec un épouvantail, mais j’ai fait semblant de rien.

« Bon, en tout cas, Yûgo connaît le futur, a dit Hibino d’un air énervé.

— Il existe ce qu’on appelle les prévisions météo, n’est-ce pas ? Elles prévoient ce qui va se passer dans quelques heures, dans un jour, dans une semaine. Eh bien, moi, c’est le même principe, a fait remarquer l’épouvantail.

— Mais les prévisions météo se trompent parfois.
— Moi aussi, il m'arrive de me tromper. »

Il m'a semblé le voir sourire. Pourtant, j'avais beau concentrer mon regard sur son visage, je ne voyais rien d'autre qu'une fine étoffe serrée.

« Je sais avec certitude ce qui va se passer dans un avenir proche. Mais dans quelques semaines, dans un an, ou plusieurs années, c'est plus flou. Plus le moment est proche, plus je vois distinctement ce qui va arriver. C'est comme d'ajuster progressivement des jumelles à sa vue.

— Alors tu savais que j'allais venir ?

— Je connaissais l'éventualité de votre venue depuis plus de cent ans. Comme un déroulement possible parmi plusieurs autres. Mais il y a trois semaines, j'ai eu la certitude que vous alliez arriver. On peut donc dire, pour être exact, que je le savais depuis seulement trois semaines.

— Yûgo sait exactement ce qui va arriver une semaine à l'avance. Il peut te dire absolument tout ce qui va se passer dans le monde. »

En parlant, Hibino avait levé le menton vers le ciel et jeté un coup d'œil en direction des collines, comme s'il était persuadé que le futur arrivait de cette direction-là.

« Une semaine à l'avance, oui, c'est vrai. Mais à plus longue échéance, je ne sais pas. Aussi, même si vous me demandez ce qui va vous arriver quand vous quitterez cette île, ou quel avenir vous attend à votre retour à Sendai, je ne pourrai pas vous répondre. »

En fait, c'était justement ce que je comptais lui demander, et j'ai eu l'impression qu'il m'avait damé le pion.

« Ah, tu ne sais pas ?

— Pour être plus précis, je ne peux rien affirmer. Simplement, je vois plusieurs déroulements possibles pour votre avenir. Les scénarios du futur se divisent en dizaines d'embranchements différents. Ces routes se divisent à nouveau en plusieurs branches plus étroites, qui elles-mêmes donnent sur des millions de chemins. Mais en réalité, vous allez parcourir un seul de tous ces itinéraires. Le déroulement de votre futur peut varier en fonction de phénomènes infimes. (L'épouvantail parlait lentement, d'un ton calme.) Par conséquent, au stade actuel, je n'en sais rien. Ou peut-être devrais-je dire, plus exactement, que je ne peux pas le déterminer.

— Quand tu dis que le futur peut varier en fonction des phénomènes, tu veux parler du temps qu'il fait, de la température, ce genre de choses ?

— Par exemple, supposons qu'un homme rencontre une femme, répondit l'épouvantail d'une voix étrangement douce. C'est juste une possibilité. S'il pleut ce jour-là... Non, allons encore plus loin, s'il y a simplement une minuscule carcasse d'insecte sur le chemin que prend l'homme ce jour-là, ce petit détail l'amènera peut-être à changer d'itinéraire. Et dans ce cas, il ne rencontrera pas la femme. Pour pouvoir affirmer quelque chose de l'avenir, il faut connaître jusqu'aux plus infimes détails. Et plus le futur est lointain, plus il devient difficile d'appréhender ces détails.

— Voilà pourquoi tu ne peux rien affirmer, j'ai dit en hochant la tête. C'est ça ?

— Je ne suis qu'un épouvantail sans responsabilité aucune.

— C'est la théorie du chaos, j'ai murmuré, pensant à la théorie scientifique échafaudée par un

météorologue de je ne sais plus quel pays. Il y a des lois, mais on ne peut rien prévoir.

— Tu racontes des trucs compliqués, toi, dans ton genre », a dit Hibino d'un ton railleur.

J'ai fait fonctionner mes méninges pour trouver un exemple permettant d'expliquer ça simplement :

« Tu vois ce que c'est, un blender ?

— Une machine pour broyer des fruits et en faire des jus, a répondu Hibino du tac au tac.

— C'est ça. Quand on met les fruits dans le blender, on les transforme en jus. Si tu y mets des mandarines, tu obtiens du jus de mandarine...

— On met aussi des bananes, parfois.

— Dans ce cas, ça donne du jus de banane. Autrement dit, ça c'est la loi, la règle invariable : en fonction de ce que tu mets dans la machine, il en ressort un certain type de jus de fruits. Mais imagine qu'à un moment donné, tu prépares une boisson vraiment délicieuse. Tu as mélangé divers ingrédients, et le résultat est un vrai régal.

— C'est bien, ça.

— Justement. Du coup, tu veux recommencer un autre jour. Tu prépares la même chose, mais là, le résultat n'est plus aussi bon. Peut-être que tu as oublié un ingrédient ou que tu n'as pas mis les mêmes quantités. Alors tu obtiens un jus qui n'a rien à voir avec le premier.

— Ça n'a plus du tout le même goût ?

— Plus du tout. Une toute petite variation dans les ingrédients, et ça donne une boisson complètement différente. C'est une machine très sensible. Voilà, c'est ce qu'on appelle le chaos.

— Ça ne sonne pas très bien comme mot.

— Si tu avais mis exactement les mêmes ingrédients que la première fois et les mêmes quantités à un milligramme près, tu aurais pu obtenir exactement le même jus. Mais il suffit d'une petite pincée d'assaisonnement en moins, et le résultat est complètement différent. Il faudrait aussi que la température et le degré d'humidité de la pièce soient exactement les mêmes. »

Pour obtenir un résultat vraiment identique, il faudrait que non seulement les ingrédients mais aussi les facteurs environnementaux n'aient pas la moindre divergence avec la première fois. Ce qui est proche de l'impossibilité. C'est déterminé d'avance, et pourtant impossible à prédire. C'est ce qu'on appelle la sensibilité aux conditions initiales, autrement dit l'effet papillon.

« Ça ressemble peut-être bien à ce que dit Yûgo, a dit Hibino en agitant la tête. Pour résumer, il suffit de modifier légèrement les conditions initiales, on obtient un résultat complètement autre. Et inversement, c'est parce que Yûgo connaît les détails les plus infimes qu'il sait ce qui va arriver.

— Les oiseaux viennent voler autour de moi et le vent de décembre soufflant du nord m'apporte la rumeur du monde des hommes. J'entends tout, jusqu'aux informations les plus minimes. Oui, je crois que ce que vous venez de dire est très proche de mon cas. » Mais l'épouvantail aurait probablement compris ce que je voulais dire, quel que soit l'exemple choisi. « C'est sûrement grâce à ça que je connais le futur : j'ai accès à des informations plus précises et plus nombreuses que les hommes. Quand je les mets toutes dans le blender, je sais quel futur va en résulter.

— La recette de Dieu, a dit Hibino sans changer d'expression. C'est la recette de Dieu qui concocte le futur. »

C'était peut-être une illusion d'optique, mais j'ai cru voir l'épouvantail hocher la tête.

« Il faut un sacré nombre d'ingrédients : c'est vraiment du luxe, la recette de Dieu », a ajouté Hibino.

J'ai trouvé que l'expression sonnait bien.

« Posez-moi des questions, m'a dit Yûgo.

— Quoi, quelles questions ? a fait Hibino d'un air mécontent. Qu'est-ce qu'il lui faut d'autre comme explications ?

— Je suis sûr qu'il y a encore un tas de choses qui échappent à la compréhension de monsieur Itô. »

Je me suis demandé par quoi commencer.

« Eh bien, par exemple, Hibino porte une montre. J'ai vu les lettres SEIKO inscrites sur le cadran. Comment une montre SEIKO a-t-elle pu arriver dans cette île, si elle est isolée du monde depuis plus de cent cinquante ans ?

— Aah », a fait Hibino avec un léger hochement de tête, après quoi il a caressé la montre à son poignet comme un objet très précieux. Il avait l'air persuadé que s'il la caressait suffisamment, elle allait se mettre à briller. « C'est le père Todoroki. Parce que lui, c'est une exception.

— Todoroki ? Une exception ?

— Cette île est isolée. Personne n'a le droit d'en sortir. Le père Todoroki, c'est différent. Lui, c'est notre commercial. A l'extérieur de l'île, un homme capable d'acheter et de vendre pour les autres tout ce qu'ils veulent, ça s'appelle un "commercial", c'est lui

qui nous l'a dit. Pourtant, il a plutôt l'air d'un ours, à première vue. »

Qu'est-ce que cela désignait au juste ici, un *commercial* ?

« Le père Todoroki, il fait des allers-retours entre ici et le monde extérieur. Il rapporte aux habitants de l'île tout ce dont ils ont envie ou besoin. Parce qu'il a un gros bateau, lui. Un à moteur, tu sais. Il rapporte tout avec. »

Je ne comprenais pas très bien. Qu'est-ce que cela voulait dire, *rapporter* ? Il ne rapportait pas tout ça gratuitement, tout de même ? Comment est-ce qu'ils finançaient leurs achats ? Pour commencer, quelle monnaie utilisait-on ici ? Il était un peu difficile de croire qu'un seul homme puisse faire des allers et retours et prendre en charge la totalité du commerce de l'île avec l'extérieur. Pourtant, à mon grand étonnement, Hibino n'avait pas l'air de mentir en me racontant ça. A la réflexion, depuis que je l'avais rencontré, il ne m'avait jamais donné l'impression d'affabuler, pas une seule fois, et la conclusion qui s'imposait était celle-ci : soit il avait menti tout du long, soit tout ce qu'il disait était vrai.

« Et la langue ? j'ai demandé, poursuivant mon interrogatoire. Tu parles normalement avec moi : curieux, non, pour un habitant d'une île coupée du monde depuis l'époque féodale ?

— Peut-être que mes conversations avec Yûgo me servent d'entraînement. Et puis le père Todoroki aussi m'apprend des mots nouveaux.

— Parfois tes intonations sont un peu inhabituelles, mais...

— Mes into- quoi ? a demandé Hibino, l'air méfiant.

— Si ça se trouve, les tableaux de ce peintre qu'on a rencontré tout à l'heure, Sonoyama, c'est Todoroki qui les vend à l'extérieur de l'île ?

— Il est le seul à circuler hors de l'île, de toute façon.

— Personne d'autre n'essaie de sortir d'ici ? »

S'il existait un moyen de transport, je ne voyais pas la nécessité de rester enfermé ici.

« Personne n'a jamais quitté l'île jusqu'à présent. A part Todoroki, son père, et le père de son père avant lui. En dehors des hommes de leur famille, personne n'a jamais quitté l'île.

— Parce que les autres n'ont pas de bateau ?

— Parce qu'ils croient.

— Parce qu'ils croient ? »

Je me suis rappelé le conseil de ma grand-mère : méfie-toi de la religion, mon petit.

« Yûgo nous a toujours dit de ne pas quitter cette île.

— Et tout le monde suit son conseil ?

— Il faut une raison spéciale pour respecter les guides ? »

La conversation s'est interrompue et le silence s'est installé. On n'entendait plus que le bruissement sec des feuilles des arbres. La profondeur de ce silence me ravissait. Hibino m'a jeté d'un regard inquiet :

« Tu trouves ça incroyable ?

— Malheureusement, oui. »

Et, de fait, je regrettais vivement de ne pouvoir le croire.

« Bah, c'est toujours mieux que Sonegawa. Lui, il nous a pris pour des fous, ce qu'on lui a raconté ne lui a pas plu du tout. J'ai cru qu'il allait nous tirer dessus avec sa pétoire.

— Sa pétoire ?

— Oui, il est arrivé ici avec un fusil de chasse, ce vieux chauve de Sonogawa. Un vieux fusil au canon ridiculement long. Une antiquité, comme lui. Ils étaient bien assortis !

— Il est venu chasser, tu crois ? »

La nature était omniprésente sur cette île dont les collines s'élevaient à l'horizon. Le gibier ne devait pas manquer, mais la nature sauvage devait être redoutable à affronter.

« Vous avez encore des questions, n'est-ce pas ? » a demandé Yûgo.

Cet épouvantail paraissait tout deviner.

« Cela fait donc plus de cent cinquante ans que personne n'a quitté l'île, c'est bien ça ?

— En dehors des Todoroki, oui.

— Pendant toute l'époque féodale d'Edo, le Japon est resté coupé du monde extérieur, il ne s'est modernisé qu'à partir de 1868, après l'ouverture à l'Occident. »

Je faisais appel à mes souvenirs de cours d'histoire.

« Tu ne m'apprends rien, a dit Hibino en faisant la moue.

— Ce qui veut donc dire, ai-je repris, que cette île est restée isolée et que rien n'a changé depuis tout ce temps. Dans ce cas, on devrait voir déambuler des samouraïs avec leurs petits chignons sur la tête et leurs sabres au côté, et il devrait y avoir des paysans qui payent tribut aux seigneurs féodaux, comme dans le Japon ancien. Pourtant, la culture occidentale semble aussi présente sur cette île que dans le reste du pays, et mêlée à la vie traditionnelle de manière tout aussi naturelle qu'ailleurs. Même toi, Hibino, tu portes un jean et tu emploies des anglicismes. »

Hibino a hoché la tête, l'air de dire : « Ah, c'est donc ça qui te tracasse ? » J'ai attendu la réponse de Yûgo. S'il ne se décidait pas à parler, c'est moi qui allais rester figé sur place et me transformer en épouvantail inutile.



Je ne sais pas pourquoi, à ce moment précis j'ai de nouveau pensé à ma grand-mère.

Je me suis souvenu qu'elle disait : « La vie, c'est comme un escalator. Même quand on est arrêté, on avance sans s'en rendre compte. A partir du moment où l'on est dessus, on ne peut que continuer à avancer. Le point d'arrivée est d'ores et déjà fixé et l'escalator nous y emmène, qu'on le veuille ou non. Seulement, personne ne s'en rend compte. On est tous persuadés d'être les seuls à ne pas se trouver sur l'escalator. » Ensuite elle a ajouté que, puisqu'on était de toute façon sur cet escalator, au lieu de s'agiter dans tous les sens et de travailler, il valait mieux rester tranquille à manger des bonnes choses. J'ai essayé de la contredire : « Mais si on ne travaille pas, on ne peut pas manger. Si on ne travaille pas, on est éjecté de l'escalator avant l'arrivée. C'est pour ça que les gens vont tous au turbin.

— On peut descendre en cours de route d'un escalator, ça ne fait pas grande différence », a répondu ma grand-mère, et je me suis énervé : « Mais qu'est-ce que tu veux dire à la fin ? »

Alors ma grand-mère a répliqué innocemment, l'air de ne pas y toucher : « Je ne vois pas à quoi ça rime, de laisser le passage libre d'un côté pour ceux qui sont pressés d'arriver. »



Si la vie c'était monter sur un escalator, peut-être que Yûgo l'épouvantail savait à quel étage il menait et connaissait le paysage qu'on voyait d'en haut ?

« Cette île a rompu toute communication avec l'extérieur il y a cent cinquante ans.

— C'est bien ce qui m'étonne, j'ai dit.

— Mais avant cela, l'île entretenait des relations avec l'Europe.

— Avant cela ? » Ma voix était montée dans les aigus. « C'est bizarre, ce que tu dis : avant cela, c'est le Japon tout entier qui était privé de communication avec l'extérieur.

— Cette île communiquait en secret avec l'Europe, a affirmé l'épouvantail. Connaissez-vous un homme du nom de Hasekura Tsunenaga ?

— Ah, Hasekura Tsunenaga ! » s'est écrié joyeusement Hibino. Il avait l'air aussi heureux que si on avait vanté les mérites d'un champion de base-ball appartenant à un club de sa région.

« Hasekura Tsunenaga », j'ai répété comme un perroquet. Je ne me souvenais plus des détails, mais j'en avais entendu parler à l'école. C'était ce samouraï qui s'était rendu en Europe à l'époque où le seigneur Masamune Date régnait sur la région de Sendai, c'est-à-dire au XVI^e siècle. Le *San Juan Bautista*, galion construit pour l'envoi de l'ambassade japonaise de 1613 dirigée par Hasekura et sur lequel il voyagea jusqu'en Europe¹, a été reconstruit

1. Cf. *L'extraordinaire voyage du samouraï Hasekura*, d'Endô Shûsaku, éd. Buchet-Chastel.

et on peut le voir aujourd'hui dans la ville d'Ishinomaki, non loin de l'endroit où il fut originellement construit.

« C'est ce samouraï qui est allé en Espagne et à Rome, ou je ne sais quoi ? ai-je demandé. Il était parti faire du commerce, c'est ça ? »

— Il était parti chercher des missionnaires. Sur ordre du seigneur de son fief, Masamune Date, a répondu Hibino, qui avait l'air de s'y connaître.

— Mais à cette époque, le Japon était complètement fermé. Les images chrétiennes étaient foulées aux pieds, comment aurait-il pu ramener des missionnaires au Japon ?

— Au moment de son départ, la région de Sendai n'était pas coupée de l'étranger. Les chrétiens n'étaient pas encore martyrisés ni rien. C'est après son départ que tout a changé. »

Hibino semblait vouloir dire que Hasekura n'avait rien à se reprocher.

« A Rome, a repris Yûgo, personne ne l'a cru. On avait dit aux religieux que le Japon était fermé aux étrangers, alors, naturellement, le messenger d'un petit fief du nord du Japon venant demander d'envoyer des missionnaires pour répandre la religion chrétienne, cela éveillait les soupçons. C'était contradictoire. Si bien que finalement Hasekura a échoué dans sa mission, il est rentré au Japon bredouille. »

J'ignore s'il le faisait exprès, mais Yûgo parlait de manière assez simple et directe. Il semblait aussi me mettre au défi d'utiliser mon imagination : « Essaie un peu d'imaginer ce que c'est, un homme qui se rend dans un pays inconnu, chargé d'une mission, et qui revient sans être parvenu à la remplir », voilà ce qu'il semblait dire.

« La vie de Hasekura après son retour au Japon n'est pas très connue.

— L'histoire a une suite, alors ? »



« Quand il y a une suite, généralement, les mensonges commencent à s'en mêler. » C'est ce que m'a dit ma grand-mère en sortant du cinéma où on avait été voir ensemble *Alien 2*. « C'est une méthode d'escroc : au début, on dit la vérité pour endormir la méfiance du spectateur, après on exagère le récit pour l'embrouiller, et on lui colle une suite. Mais moi je ne me laisse pas avoir si facilement. Ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces. »

A sa façon de s'exprimer ce jour-là, j'ai conclu qu'elle avait pris *Alien*, le premier film de la série, pour une histoire vraie.



« Hasekura Tsunenaga est venu sur cette île, a dit Hibino. Il en a fait une base d'échanges avec l'Europe.

— En fait, c'est lors de son séjour en Espagne qu'il a obtenu la promesse d'utiliser cette île, a renchéri Yûgo. A l'époque, Ogishima a été désignée comme une halte pour les Européens au cours de leurs longs périples, y compris vers le Mexique, qui était alors une colonie espagnole. »

Je me suis demandé si cette vision de l'Histoire n'était pas celle d'un autre monde que celui dont je venais.